



Une famille syrienne

De Philippe Van Leeuw

Avec Hiam Abbass, Diamand Bou Abboud, Juliette Navis, ...

Belgique/France – 6 septembre 2017 – 1h26

Prix du Public Section Panorama Berlinale 2017

Jeudi 2 novembre 2017 18h30

Dimanche 5 novembre 2017 19h00

Lundi 6 novembre 2017 14h00

Mardi 7 novembre 2017 20h00

Philippe Van Leeuw, né en 1954, a suivi les cours de la section « Images » de l'INSAS à Bruxelles et par la suite de l'American Film Institute à Los Angeles jusqu'en 1983. Il a rencontré Bruno Dumont avec lequel il travaillera régulièrement et pour lequel il signera les images de *La Vie de Jésus*.

Il sera entre autres appelé par Laurent Achard pour ses deux premiers longs métrages et par Claire Simon pour *Les Bureaux de Dieu*. En 2008, il réalise son premier long métrage : *Le Jour où Dieu est parti en voyage*. Ce film qui raconte le parcours d'une jeune femme Tutsi pendant le génocide rwandais de 1994 a reçu le prix Kutxa-New Directors au Festival de Saint-Sébastien 2009. Philippe Van Leeuw défend un cinéma social et poétique.

Directeur de la photographie sur 7 longs métrages, *Une famille syrienne* est son deuxième film en tant que réalisateur.

La souffrance de femmes terrées au milieu d'une ville sous les bombes est filmée avec une sobriété et un casting trié sur le volet. Les ingrédients d'un film qui fait très mal sur une réalité effrayante pourtant aussi contemporaine qu'intemporelle.(...)

Penchons-nous un instant sur le titre. D'abord, la notion de « famille » est trompeuse puisque tous les



personnages à l'abri dans cet appartement ne sont pas du même sang, certains étant des voisins et l'une d'elles étant même une domestique. De quoi interroger sur la notion d'appartenance à une famille, au-delà de la seule généalogie et de la classe sociale. Ensuite, la précision comme quoi cette prétendue famille est syrienne est le seul et unique indice (hormis la langue arabe bien sûr) qui nous permette de situer le conflit. L'abstraction géographique, autant que politique, fait de ce long-métrage une œuvre universelle, et donc bien plus puissante qu'une banale dénonciation du régime en place. De ce qui se joue dans les rues de Damas, le film n'offre que de rares plans, tous restreints à une cour aux allures de champ de bataille que l'on aperçoit de la fenêtre. Une ouverture limitée qui s'apparente en fait à une mise en abyme, les personnages observant ce qui se passe à l'extérieur tandis que nous les observons cloîtrés dans leur appartement, dans leur quotidien. Un espace clos dans lequel nous nous retrouvons

enfermés avec eux, partageant ce drame qui nous semble pourtant si lointain. Cet enfermement, on le ressent avant tout grâce à la fluidité des plans-séquences qui nous accompagnent de pièces en pièces. S'interdisant le recours à un montage brutal et superficiel, le réalisateur fait preuve d'un sens de l'espace hors du commun, dont le pouvoir d'immersion dépasse le seul effet de claustrophobie puisqu'il permet aussi de mieux figurer le lien qui peut exister entre ces personnages, dont l'intimité est réduite à peau de chagrin, et pour qui il est devenu vital de se soutenir mutuellement face à la menace.

Le hors-champ n'en est pas moins omniprésent, grâce à un formidable travail sur le son. Le bruit des hélicoptères, bombardiers et explosions ponctue ainsi la vie de la dizaine de Syriens qui se terrent dans leur abri de fortune. Chaque bruit à l'extérieur devient une source de terreur, que le rythme de la mise en scène ne fait qu'amplifier, atteignant un niveau que peuvent lui envier de nombreux films d'horreur. Tout ce travail formel, qui permet de ne pas qualifier le dispositif de simple théâtre filmé auquel il s'apparente pourtant, ne nous fait pourtant pas oublier que la qualité première du film est le réalisme digne d'un documentaire avec lequel est dépeint le quotidien des survivants, sans avoir recours à la moindre fioriture ou au pathos. (...)

Encore une fois, c'est parce qu'il ne nomme pas les coupables de ces exactions inhumaines que le film nous ouvre les yeux sur un drame humanitaire qui, malheureusement, dépasse la souffrance des civils syriens restés sur place, mais concerne les nombreux peuples dans des pays en guerre. Même si le film ne changera pas les choses, on ne pourra plus faire semblant d'ignorer ce qui se joue dans ces contrées pas si loin de chez nous, et c'est ce qui en fait un cri d'alerte d'une ampleur salutaire comme on n'en voit que trop peu au cinéma. (...)

Julien Dugois, aVoir-aLire.com

La réalité de la guerre est très présente dans votre film mais reste essentiellement hors-champ...

On voit beaucoup d'images des conflits armés à la télévision, on entend des commentaires sur les actes de tortures perpétrés, mais on ne voit pas comment les gens se débrouillent au quotidien dans cette réalité dont ils sont otages. Dans "Une famille syrienne", je voulais mettre des images sur ces personnes qui subissent la guerre au jour le jour, quelles que soient leurs convictions politiques. (...)

D'où l'idée aussi du huis-clos ?

Cette idée m'est d'abord venue d'une amie chef opératrice syrienne, avec laquelle j'avais travaillé au Liban. En 2012, alors qu'elle est de passage à Paris, je prends des nouvelles de sa famille et elle me dit que ça fait trois semaines qu'elle n'a pas de nouvelles de son père, qui vit à Alep. Elle sait juste qu'il est dans son appartement, dont il ne peut pas sortir parce que ça bombarde dans tous les sens autour de chez lui. Je suis parti de là. (...)

Et le choix de concentrer le huis clos sur une seule journée ?

Etre dans cet appartement et ne pas en sortir pendant 24 heures était une manière de concentrer les enjeux. Et de clore le film sur la notion de recommencement inéluctable : ce dont on vient d'être témoin va recommencer le jour suivant, et le jour d'après, de manière similaire. (...)

Sans lui en avoir parlé, j'ai écrit en pensant à Hiam Abbass. Cela m'aidait beaucoup de m'appuyer sur ce que j'imaginai d'elle : sa détermination, son autorité gracieuse. Et puis Hiam est née en Palestine, elle a grandi au milieu des bombes, elle a cette connaissance intime du conflit. Comme d'ailleurs les autres acteurs du film, qui sont tous Syriens, hormis Juliette Navis et Diamand Abou Abboud, la jeune Libanaise. C'était capital pour moi qu'ils puissent chacun s'appuyer sur leur vécu, mais aussi me semble-t-il le transmettre à l'écran. Ils étaient très impliqués dans ce film qui raconte quelque chose qui leur appartient, dans lequel ils se reconnaissent. (...)

Cette violence faite aux femmes est une véritable arme de guerre.

Du point de vue de nos archaïsmes, la position de la femme, même dans nos sociétés occidentales, reste profondément sédentaire, au sens premier du terme. La femme, c'est la maison, le port, celle vers laquelle on revient, qui permet le mouvement, l'action. Elle est donc une cible prioritaire dans tout conflit. Quand on détruit la femme, on détruit l'énergie, la volonté et la raison de se battre du combattant.

Cette femme face à ses agresseurs alors que les autres occupants de l'appartement sont réfugiés dans la cuisine est aussi pour moi une forme de métaphore. D'une certaine manière, ceux qui entendent tout et qui voient tout et ne font rien, c'est nous. Et la jeune femme, c'est la Syrie.

Pourquoi avez-vous choisi de tourner à Beyrouth ?

Il était impossible de tourner en Syrie mais je voulais garder une proximité socio-culturelle aussi forte que possible avec ce pays. Aussi bien au niveau de la langue ou de l'histoire récente que des détails du quotidien tels qu'une cafetière, un meuble... Le Liban étant le jardin – ou la cour – de la Syrie, l'idée d'y tourner s'est imposée tout de suite. Et puis j'avais déjà fait deux films à Beyrouth en tant que chef opérateur, je connaissais bien la ville.

Extrait du dossier de presse

Prochaines séances : <u>Memories of Murder</u> : jeudi 2 nov 21h, dimanche 5 11h, lundi 6 nov 19h. <u>Stupid Things</u> : du 9 au 14 nov <u>Un paese di Calabria</u> : du 9 au 13 nov	Court métrage : UNE LONGUE NUIT Kamiran Betasi – Fiction – 14' Dans les guerres et les révolutions, les gens sont souvent victimes, parfois héros, mais les femmes, elles, ne connaissent que larmes, souffrance et chagrin. Quoi qu'il arrive, ce sont les femmes qui se sacrifient, mais sans la moindre reconnaissance. Voici l'histoire d'une femme kurde et de ses sacrifices.
--	--